

Philippe ABELIN, *Les Nœuds romanesques chez Stendhal. Empathie et manipulation*, préface de Philippe BERTHIER, Paris, L'Harmattan, « Critiques littéraires », 2017, 437 p. ISBN : 978-343-06852-7.

L'origine de cet ouvrage est une thèse de doctorat de Lettres, soutenue à l'Université de Paris III – Sorbonne nouvelle en 2010. La préface et la quatrième de couverture nous apprennent que son auteur a appartenu au service diplomatique. Il était « vice-consul pour les affaires commerciales à Munich » et ne semble pas avoir publié d'autres études de critique littéraire. On peut d'ailleurs dire que sa façon d'aborder l'objet de son étude, l'œuvre romanesque stendhalienne, mêle intuition et lectures diverses, extérieures au champ purement littéraire. Son expérience professionnelle et sa culture ont naturellement mené Philippe Abelin à étudier l'œuvre du consul à Civitavecchia. En cela, son étude offre des points de vue originaux, voire surprenants à un lecteur habitué aux lectures critiques de type universitaire. L'empathie et la manipulation, comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage, sont les principaux angles d'analyse. Elles régissent, selon l'auteur, le monde stendhalien et notamment les « relations intersubjectives », pour utiliser l'une de ses expressions.

Ces concepts qui guident la réflexion de Ph. Abelin sont essentiellement empruntés au philosophe Max Scheler, *Nature et formes de la sympathie* (1923, 2^e édition)¹. Une introduction de vingt pages (qui s'oppose par sa longueur et son langage technique à une trop expéditive conclusion de deux pages) pose les premiers jalons de l'analyse tout en donnant des orientations pour l'application des dits concepts à des personnages romanesques stendhaliens. Voici quelques exemples : « *Lucien Leuwen* met en scène un personnage très intéressant d'empathiste – une note nous explique : « Empathiste », au sens d'empathiste affectif ou émotif. – Il ne s'agit pas ici de s'intéresser à Gauthier, le chef républicain de Nancy devenu ami de Lucien. [...] Non, cette belle œuvre stendhalienne offre une autre silhouette d'empathiste plus adaptée à notre objet. Dans la Nancy légitimiste, M^{lle} de Serpierre, la fille aînée du marquis de Serpierre, est prise par Stendhal dans le contexte de ses relations avec Lucien. » (p. 19) ; « Mais pour ce qui concerne *le manipulateur* ? Le D^r Du Poirier apparaît dans l'œuvre comme le manipulateur idéal. » (p. 20) ; « voici la silhouette étrange du chevalier de Bonnivet d'*Armance*, ce personnage énigmatique, sorte de génie moderne du mal dont nous ferons bientôt davantage connaissance. Il est le type de celui qu'on appellerait *l'empathique-malfaisant*. » (p. 21). Hormis Max Scheler, référence assez constante dans l'ouvrage, Ph. Abelin convo-

que également, pour les aspects théoriques, l'ouvrage collectif *L'Empathie*, ainsi que celui de J.-M. Abgrall, *Tous manipulés, tous manipulateurs*, qui transcendent franchement le domaine littéraire et sont assez vite abandonnés comme études de référence².

D'emblée, on note que l'appareil critique de l'ouvrage, ne respectant pas les normes de présentation typographique, ne facilite pas le repérage des références bibliographiques. De ce point de vue, l'absence d'une prise en charge éditoriale professionnelle de l'ouvrage constitue une entrave à sa lecture. Au système défaillant de l'usage des abréviations s'ajoute un déséquilibre assez gênant dans la gestion des notes de bas de pages. À cet égard, l'auteur aurait dû être mieux conseillé. Il nous semble qu'il aurait pu faire l'économie de certaines notes (n. 3, p. 134 ; n. 1, p. 238 ; n. 2, p. 282, etc.), en intégrer d'autres dans le texte (n. 1, p. 186 ; n. 3, p. 299, etc.), voire, pour celles dont l'étendue contredit leur statut de texte secondaire, les transformer tout simplement en texte courant (n. 1, pp. 371-372 ; n. 2, pp. 376-377 ; n. 1, pp. 381-383). Cette faiblesse structurelle renvoie à une autre : l'absence de lien organique entre les études de réception et le propos de l'auteur, car en dépit de l'existence d'un lien formel, bien visible dans le péri-texte (notes, index, bibliographie), une véritable interaction entre la pensée de l'auteur et la bibliographie critique semble faire défaut. D'ailleurs, à y regarder de plus près, Ph. Abelin ne discute réellement qu'avec trois spécialistes : Philippe Berthier, Michel Crouzet et Jean-Pierre Richard, les seuls en vérité dont les travaux sont régulièrement cités. Sinon, il est question d'hommes et de penseurs politiques qui semblent correspondre davantage à la sensibilité de l'auteur. Leurs noms sont souvent présents, bien que tous n'aient pas laissé une œuvre écrite considérable : Bardèche, Chateaubriand, Louis-Philippe, Metternich, Montesquieu, Napoléon. Le cas de Montesquieu, qui a exercé une influence considérable sur Stendhal, est révélateur de l'usage des renvois puisque son œuvre n'est jamais précisément citée. Quant aux écrivains contemporains ou presque de Stendhal, le tour en est vite fait : Balzac, Dostoïevsky, Goethe, Latouche, Mérimée, des références au détour d'une phrase sans véritable rapprochement intertextuel. Ainsi, quasiment isolée de son environnement intellectuel, l'œuvre stendhalienne semble éclairée par la seule pensée de l'auteur de la thèse qui affirme par là une autonomie certaine.

Le corpus stendhalien étudié se compose des grands romans, de deux des *Chroniques italiennes*, « San Francesco a Ripa » et « L'Abbesse de Castro », et de *De l'amour*. Les œuvres autobiographiques sont modérément présentes, quant aux récits de voyages et aux œuvres historiques, ils sont quasiment absents. Un coup d'œil à la table des matières permet d'affirmer que le roman qui a le plus attiré l'attention de l'auteur est incontestablement *Lucien Leuwen*. Pour s'en tenir à cette partie péri-textuelle, dont la principale fonction est de guider la lecture, on constate que le livre est structuré autour de quatre grands thèmes, titres des parties : « De l'empathie à l'altruisme », « De l'influence au pouvoir », « De l'amour à la

« Grande passion » » et « Construction idéologique et style chez Stendhal ». Une première observation s'impose à la lecture de ce plan : cette scission entre le fond et la forme est artificielle et définitivement révolue dans une démarche herméneutique littéraire.

D'autres observations ont trait à l'organisation, discutable, de l'essai lui-même. Chaque chapitre, à l'intérieur des parties, traite de sujets dont le point d'ancrage est souvent un personnage (ex. : I. V. Le « bon docteur » ou les avatars de l'altruisme institutionnel dans l'œuvre romanesque stendhalienne ; II. I. Monsieur François Leuwen, un homme d'influence ; II. IV. Lucien Leuwen ou un technocrate sous la monarchie de Juillet...) ou alors renvoie à des entités floues et parfois redondantes avec les titres des parties (ex. : I. VI. « Roman empathique » et œuvre stendhalienne ; III. I. L'acmé amoureux ; III. III. L'héroïne stendhalienne ou la femme sans raison ; IV. I. Construction idéologique et œuvre romanesque...). Le cas d'une section de deux pages (p. 65-66) sous le titre « Introduction aux deux chapitres suivants » n'est explicable que par une erreur de mise en pages. Il faut avouer que l'appareil titulaire n'est pas de nature à éclairer le lecteur, dans la mesure où aucune progression dans la démonstration n'est décelable. Nous avons plutôt l'impression que la mise en perspective des concepts posés en préambule est impossible, qu'ils n'ont pas servi à approfondir les œuvres, transformées du coup en vastes exempliers. D'où un sentiment d'enlisement ou de mouvement oscillatoire de la réflexion, lisible dans les sous-titres de chapitres (cités dans l'ordre de leur présence) : « La manipulation du chevalier de Bonnivet ou l'art de la manipulation », « Le docteur ou l'altruiste institutionnel », « Les Leuwen, empathie et manipulation », « Manipulations ou les "grandes manœuvres" électorales », « Amour stendhalien et empathie »... Certains sous-titres sont énigmatiques ou étonnants, tant ils ont l'air passe-partout : « Modernité du "roman politique" », « Populisme et théâtralité », « Modernité de Stendhal »..., et que dire de « L'intrigue de *L'Abbesse de Castro* » ou de « Tsunami domestique, tsunami politique » ? L'ensemble de la thèse, et c'est là un de ses attraits pour un certain public, installe une ambiance de conversation à bâtons rompus autour de quelques œuvres de Stendhal. La posture de l'auteur est essentiellement celle d'un grand admirateur et moins celle d'un critique. Pour Ph. Abelin, Stendhal semble être un maître à penser, un guide en relations humaines et politiques. En suivant cet admirateur inconditionnel, on peut aussi imaginer Stendhal comme l'inspirateur de quelques hommes politiques contemporains, au prix toutefois d'un certain anachronisme qui se donne l'allure d'une diachronie. Dans cet élan, la rigueur de l'analyse n'est donc pas toujours de mise. Exemple, cette belle épigraphe fantaisiste, imitative sans doute du maître, sous le titre de la quatrième partie : « Selon André Suarès, G. Flaubert n'est qu'un homme de lettres. Mais alors qui est Stendhal derrière ses pseudonymes d'écriture ? ». Elle est accompagnée d'une note de bas de page : « Un lecteur de Suarès, de Flaubert, de Stendhal » (p. 365). L'épigraphe du chapitre suivant y fait écho : « Ce qu'il n'a pas dit... était

très intéressant ! », avec la note : « Propos d'un Consul de France... à l'issue d'un entretien diplomatique. » (p. 367). (La ponctuation est celle de l'original.)

Un des objectifs de l'auteur est de ramener Stendhal à une réalité tangible, si bien que la dimension romanesque de l'œuvre est souvent mise à mal. Les faits littéraires sont appréhendés à l'aune des faits de la vie ordinaire. L'auteur se livre à un exercice fort jouissif par ailleurs, qui consiste à discuter les options retenues par Stendhal dans le développement de la trame narrative. Ces options sont bien sûr validées, puisqu'elles répondent au postulat d'une organisation empathique et/ou manipulatrice de la société décrite par Stendhal. À propos des rapports, par exemple, entre Armance, Octave et le chevalier de Bonnivet, on lit, pp. 93-94 : « Ainsi dans la rivalité de la triangulation qui se continue, l'outsider sait rendre crédible la représentation de son succès vis-à-vis du médiateur, prenant au moins temporairement la position de médiateur concurrent. Dans ce cas d'"école de guerre" des manipulations le chevalier montre toute l'originalité de son talent. Son art est de laisser croire au commandeur qu'il est celui qui apporte les idées, que c'est lui aussi qui a la capacité d'exécution. Toute l'expertise du chevalier est dans les mille manières de suggérer, de savoir tenir une position contraire à celle du commandeur, puis lui céder au dernier moment en lui laissant croire qu'on s'en remettait à son talent. Le chevalier réussit à ne pas tremper les mains "dans le cambouis" de la machination pour garder le beau rôle. À la différence du commandeur, le chevalier reste en effet masqué dans sa démarche dolosive. Il sait, en vertu de la loi des contradictions, emprunter même des sentiments altruistes pour faire se ranger le commandeur sur des positions cyniques. [...] Toutes ces difficultés sont en effet réunies : un concepteur-manipulateur apte à manipuler un manipulateur intermédiaire trop vaniteux pour se voir seulement dans le rôle subalterne d'exécution, et qui réussit à manipuler ses cibles de façon presque parfaite. »

La logique de cet extrait est révélatrice de l'ensemble de la démarche de l'auteur qui s'applique à délayer, en quelque sorte, la densité de la matière romanesque. Son style se fait parfois pompeusement didactique, inutilement alourdi par ce procédé typographique récurrent qui consiste à composer des mots, des segments de phrases, voire des phrases entières en italique. Deux exemples : « Toutes ces habiletés sont toujours le lot quotidien de tout gouvernement, et pas seulement ceux de la Monarchie de Juillet. Non, M. *Leuwen* vient au contraire d'ériger dans la rigueur d'un langage axiomatique toute une nouvelle philosophie politique : [citation] Par cette assomption absolue au rythme de l'ecclésiaste, le mensonge remplaçant la vanité, M. *Leuwen* nous entraîne du particulier au général, de la politique à la philosophie politique. » (p. 228) ; « On comprend pourtant que M^{me} Grandet, grâce à Lucien, découvre sa sexualité, sa sensualité, enfin tout ! Excusez du peu, il y aurait de quoi rendre un jeune homme heureux, en tous cas flatté. Et qui ne voit les opportunités qui s'offriraient à lui de

LIVRES

prendre l'habit du « baby-pygmalion », clone séduisant, espèce hybride, comme s'imposeraient à l'initiative de Balanchine dans la première moitié du XX^e siècle les baby-ballerina, avec leur expertise mêlée à la grâce unique de l'adolescence, sur la scène de l'Opéra ou du théâtre ! *Lucien pourrait se laisser aller à l'empathie, donner libre cours à sa fantaisie et dans cet acier déjà trempé du caractère de M^{me} Grandet, mouler ses propres désirs, ses propres intentions, colorer tout de l'originalité unique de la jeunesse.* » (p. 345)

Le constant mélange des registres autorise des rapprochements inattendus que les longs extraits cités illustrent. Dans une sorte d'agréable pérégrination en terre stendhalienne, l'auteur, en dilettante éclairé, a librement laissé s'entremêler une culture personnelle variée et hétéroclite avec ses lectures stendhaliennes. Il semble avoir pris plaisir à rédiger cette thèse et ses lecteurs, s'ils abandonnent leur habit par trop académique, en prendront aussi.

Barbara DIMOPOULOU